

Juin-Juillet 2025 / N° 189 / Metro 7,90€ - CH 13,40CHF

TRANSFUCE

Choisissez le camp de la culture

**JEAN-MICHEL
OTHONIEL**
L'ÉTÉ TRIOMPHAL
DE L'HOMME DE VERRE

L 13691 - 189 - F: 7,90 € - RD



LIVRE

Yuri Andrukhovych : le roman
ukrainien en résistance

ART

Michael Kenna : « Un seul trait
peut contenir une émotion »

SCÈNE

Festival d'Avignon, le grand retour
de Thomas Ostermeier

Théâtre
de la Direction
Emmanuel
D'Enarcy-Mota
PARIS Ville

SAISON
25 | 26

ABONNEZ-VOUS !

DÈS LE 4 JUIN

 PARIS



Christos Papadopoulos,
My Fierce Ignorant Step, en mai 2026

EDITO

Quelques livres à lire cet été : Marlène Dietrich, Philippe Val, des jésuites en Indonésie et une Chine ancestrale

PAR VINCENT JAURY

L'été approche, lentement mais sûrement. Certains sortent leurs espadrilles, d'autres leurs livres; parfois les deux. Et l'on se demande ce que l'on va lire. Dans des genres très différents, mais plutôt côté essai, j'ai lu ce mois des livres très stimulants. J'ai commencé par la réédition aux Cahiers rouges des Mémoires de **Marlène Dietrich**, un régal! L'on découvre une femme au caractère trempé, brutal même, «têtue comme une Allemande»; celle qui devait devenir violoniste (enfance dure, 8 heures de travail par jour), qui connaissait les textes de Goethe par cœur, lectrice de Kant aussi, allait devenir «la chose» du réalisateur Joseph Von Sternberg; chose magnifiée dont Dietrich est si fière: «J'étais sous l'emprise divine et démoniaque de Von Sternberg»! C'est un «génie» écrit Dietrich, que demander de plus. «Il était un confesseur, un critique, un maître, le pacificateur de mon être et de mon foyer, mon patron absolu...» Voilà qui est dit, pas tout à fait dans l'air du temps. Elle a failli ne pas avoir le rôle de *L'ange bleu*, la UFA ne croyait pas en elle, mais surtout, Emil Jannings, star du film et bientôt nazi, n'aimait que les femmes «aux grosses fesses», ce qui n'était pas le cas de l'actrice! Le tournage se passa mal, Jannings ne cessa de lui dire qu'elle était une mauvaise comédienne. Elle ajoute qu'il lui a été difficile de jouer ce rôle de femme vulgaire, elle qui venait d'une famille bourgeoise et cultivée. Les acteurs qu'elle croisait? «Des pois chiches à la place du cerveau!». Chaplin? «Arrogant, mais ça me convenait, car c'est un géant». Richard Burton? «L'homme pour qui l'on a inventé le mot charisme, l'idéal dont toutes les filles et toutes les femmes rêvent. Hélas, je l'ai rencontré alors qu'il était très amoureux d'une autre femme». Orson Welles avec lequel elle fit *La soif du mal*, une journée de tournage mais le coup de foudre et une amitié éternelle: «Des phrases éblouissantes ne cessaient de fuser de sa bouche».

Lui aussi a du charisme, des idées et du style. C'est **Philippe Val** qui fait paraître à l'Observatoire l'ensemble de ses chroniques tenues sur Europe 1, *La gauche et l'antisémitisme*. Val mériterait le titre de Juste, tant son combat acharné contre ceux qui n'aiment pas les juifs, est remarquable. Des formules et des idées: «Il nous reste à apprendre un tout petit mot, NON. Et à disqualifier systématiquement tout parti, tout organe d'information ou toute personne politique compatibles avec l'antisémitisme. Car il n'y a pas d'antisémitisme possible sans collaboration avec les antisémites. En 1943, Hitler a demandé aux Danois de lui livrer les juifs. Les Danois ont dit NON. Vous savez ce qui s'est passé? Rien. Hitler a renoncé. A nous désormais d'avoir le courage de dire NON.» Val se demande ailleurs pourquoi Céline n'est pas annulé par la gauche vertueuse, malgré un antisémitisme forcené? Les juifs auraient-ils

un statut différent des autres minorités? Ajoutons que Val est un ardent défenseur de ce qu'il appelle «l'esprit européen», à travers la «liste merveilleusement interminable» de grands noms, Homère, Montaigne, Shakespeare, Cervantès, Voltaire, Mozart, Nietzsche, Freud... tous ces noms pour combattre jadis le communisme et le nazisme, et aujourd'hui, le dernier totalitarisme, l'Islam politique.

Direction maintenant l'Indonésie, pour un ouvrage passionnant, *La java des jésuites, une autre histoire des relations islamo-chrétiennes du XIX et XX^e siècle* (Le cerf), de **Rémy Madinier**. Ou comment les jésuites eurent des relations apaisées avec les musulmans pendant plus d'un siècle, jusqu'aux années 70 où l'Islam politique prit de l'ampleur dans le pays. Ou comment certains jésuites tel François Van Lith à la fin du XIX^e siècle, malgré une rivalité avec les protestants et les francs-maçons en termes d'influence, tenta de fondre dans un syncrétisme osé, le catholicisme dans le bouddhisme, l'animisme et l'Islam. Il parlait le javanais, connaissait parfaitement la culture du pays, et jamais n'avancé en civilisateur. D'autres jésuites manquèrent à leur tâche, comme Hoevenaars ou encore Joop Beek dans les années 60-80, tous deux très politiques, méprisant les populations locales, proche pour le premier du pouvoir colonial hollandais alors que les missions, le plus souvent, tentaient de garder leur distance avec celui-ci; et proche pour le second du général Suerto, fondant un service secret très performant, notamment pour infiltrer le milieu communiste, au fond le grand ennemi des jésuites tout au long du siècle.

D'Indonésie passons à la Chine, avec un extraordinaire essai de **Romain Graziani**. *Les lois et les nombres, essai sur les ressorts de la culture politique chinoise*, chez Gallimard. De manière fort habile, Graziani établit un continuum entre l'Antiquité et la période contemporaine chinoise. Déjà sous l'Antiquité, l'Etat chinois est total, prend entièrement sous sa coupe les individus, jusqu'à leur vie privée, «du ciel à la terre»; déjà, la bureaucratie tentaculaire et tatillonne, déjà une pratique de l'évaluation, de la notation, du classement, si présente aujourd'hui en Chine, et dominante dans le monde entier; déjà une obsession pour l'unité du pays, à rebours de nos sociétés démocratiques diffractées; déjà une révérence pour le chef; déjà une société de la surveillance, «le ciel dont l'œil voit tout» disait-on sous l'Antiquité; déjà, à travers nombres et lois, une volonté de limiter l'arbitraire du chef par la mise en place d'une gouvernance impersonnelle, à travers des normes objectives, d'où une méfiance pour le charisme, ennemi de l'esprit chinois. Le maoïsme qui est un césarisme, fut donc une entorse à la culture ancienne du pays. Grâce à Graziani, ce pays à nos yeux si mystérieux, et ainsi fascinant, lève un peu le voile.

SOMMAIRE

N°189 JUIN-JUILLET 2025

- 03 Edito général
- 06 J'ai pris un verre avec **Pierre Vavaskeur**
- 08 Coup de gueule
- 10 Chronique Lecture vagabonde d'**Omar Youssef Souleimane**
- 12 Chronique ciné de **Christophe Bourseiller**
- 14 Un livre, un politique
- 16 En coulisse

Page 20 | LITTÉRATURE

- 20 Edito livre
- 22 L'interview Le romancier **Yuri Andrukhovych** à l'occasion de la parution de son roman *Radio Nuit*, se livre à nous, sur l'Ukraine où il vit et sur la littérature qu'il poursuit.
- 27 Cahier livres, polar, poche, essais, collection

Page 34 | ART

- 34 Édito Art
- 36 Évènement **Jean-Michel Othoniel** fait cet été feu de tout bois en Avignon.
- 44 Entretien **Michael Kenna** le photographe du mystère et de l'invisible, invité du **Musée Guimet**.
- 50 Portrait Retour sur l'artiste dynamiteur **Sigmar Polke**, exposé à la **Fondation Van Gogh**.
- 54 Enquête Point net sur le flou dans tous ses états à l'**Orangerie**.
- 64 Interview **Jean-Michel Appriou**, le magicien de la terre à la **galerie Loo&Lou**.
- 68 Décryptage. **Barceló** jette l'encre à la **Fondation Michalski**
- 72 Expos.

Page 74 | SCÈNE

- 74 Edito Scène
- 84 L'Interview **Thomas Ostermeier** revient à Avignon avec *Le Canard sauvage* d'**Ibsen**. Rencontre avec un metteur en scène en quête de complexité.
- 82 Dossier Festivals Avignon, Chantiers d'Europe, Montpellier Danse, June Events, La Roque d'Anthéron.
- 102 Critiques théâtre, musique

Page 114 | CINÉMA

- 114 Edito ciné
- 116 Sorties salle

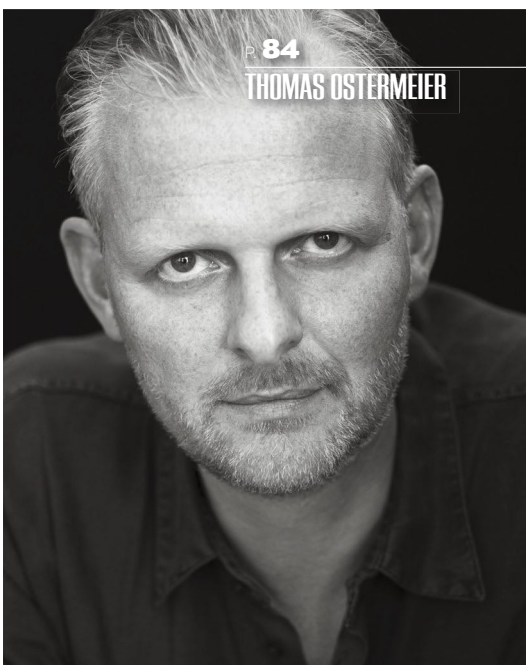
122 En route ! Va devant !



P. 22
YURI ANDRUKHOVYCH



P. 36
JEAN-MICHEL OTHONIEL



P. 84
THOMAS OSTERMEIER

MATTHEW RONAY

THIRTEEN FORMS

JUNE 5 — JULY 26, 2025

PERROTIN PARIS



Matthew Ronay, *The Oblivion of Repose*, 2024. Basswood, dye, shellac-based primer, plastic, steel. Courtesy of the artist and Perrotin.



« Je suis très sensible à la notion de douceur dans la vie »

PAR LOUIS-DAVID TEXIER
PHOTO EDOUARD MONFRAIS-ALBERTINI

Pierre Vavasseur a eu mille vies. Grand reporter au *Parisien* pendant des années. « *Le Parisien* est un journal que j'ai quitté mais qui ne m'a pas quitté ».

Il distribue maintenant ses coups de cœur de l'actualité littéraire dans *Le Parisien week-end*.

Quand il a rejoint l'hebdomadaire, *Le Parisien* a publié *Chutes de Pierre*, florilège de ses billets d'humeur. « Je ne me savais pas si méchant. Je ne suis plus comme ça ! ».

On le retrouve au Basile, café annexe de Sciences Po. « 29 ans de festivals d'Avignon, ça m'a séché, à part Beckett, indépassable ». Et Cannes ? « J'ai couvert 42 années le festival. C'était un rêve de gosse. J'ai connu les escaliers de l'ancien palais. Je me mêlais aux photographes sur les marches, équipé de mon Pentax K 1000. J'ai vu dormir David Bowie au pied de l'ascenseur de l'hôtel, Depardieu courir pour échapper aux paparazzi... J'ai commencé par le badge jaune qui ne donnait accès à rien, avant de terminer avec celui qui ouvrait toutes les portes ».

Le cinéma français est celui qui le touche le plus pour sa fragilité, moins balisé que le cinéma américain et ses interviews millimétrées. Deneuve, en reine d'Hanoï pour

Indochine... « Je collectionnais des photos d'Isabelle Huppert dès son apparition. Je suis arrivé 3 heures en avance pour l'interviewer pour son interprétation au théâtre dans *Orlando* de Virginia Woolf, tellement j'avais le trac ». Son cinéaste préféré est Bruno Dumont, qu'il admire pour sa sublimation de ces petits riens qui font le sel des parcours ordinaires du Nord de la France. « Sa sensibilité a fait de lui un Dieu vivant au Japon », souligne-t-il.

La délicatesse de Pierre Vavasseur, on la découvre dans les poèmes entremêlés de quelques chansons dans *Paisible tourment*, dont il fait parfois la lecture, accompagné d'une guitare. Ce recueil est une ode au temps suspendu, à la contemplation de ce qui nous lie, aux émotions subtiles qui peuvent changer une vie, sans faire de bruit. Car ainsi va le cours de nos existences, marquées de légères secousses telluriques. « La poésie est le produit d'une impudeur très pudique, d'une douce violence. Je suis très sensible à la notion de douceur dans la vie ».

Ses parents à lui ne se sont pas aimés. « On ne parlait pas dans la famille. La radio

et surtout la littérature m'ont sauvé. Merci la bibliothèque de Chalon-sur-Saône ! La chaleur familiale d'un Pagnol, c'était de la science-fiction pour moi, disais-je à Nicolas Pagnol, que je connais bien. *Le Temps des secrets*, j'ai dû le lire 67 fois. Estragon et Vladimir s'interrogent dans *En attendant Godot* de Beckett : « Qu'est-ce qu'on fait ? On attend. Oui, mais en attendant ?... ». Jules Romains, dans son *Journal* : « J'ai connu le bonheur, mais ce n'est pas ce qui m'a rendu le plus heureux ». Avec ces deux phrases-là, tu peux déjà en faire, du chemin, à 13 ans !

La poésie, pour Vavasseur ? « l'expression des petits remuements, du pollen de l'âme ».

« J'ai envie de parler aux gens, j'ai envie que ça passe de port en port », dit-il. « Pour moi la vie est un paisible tourment sur nos sensations, un tourment qu'on essaie d'apaiser », ajoute-t-il. « Mon petit poème, qui répète *Le jour où... Je ne sais comment je...*, même les enfants s'en saisissent complètement ! » Et la couverture de son recueil de poèmes ? « Un coquelicot que j'ai sauvé, dans les gravats d'un chantier, devant mon hôtel à Autun ».

PAISIBLE TOURMENT

De Pierre Vavasseur,
Editions Marie Romaine,
101 p., 12,90 €



**LOO & LOU
GALLERY**



Sans titre, techniques mixtes, 200 x 130 cm, 2025 | © Olivier de Sagazan

Olivier de Sagazan

Toujours, jamais !

Exposition du 06.06 au 26.07.2025

20, rue Notre-Dame de Nazareth
Paris 3e

contact@looandlougallery.com
+33 1 42 74 03 97

Du mardi au samedi
de 11h à 19h

COUP DE GUEULE

Marché de l'art : soft qui peut !

La foire **Art Basel** vient d'annoncer son implantation au Qatar. Une initiative qui interpelle sur la métamorphose des objectifs réels de ces puissants outils culturels.

PAR JULIE CHAIZEMARTIN

D'où viendra l'argent frais pour l'acquisition des œuvres d'art dans un futur proche ? Cette question est sur toutes les lèvres des acteurs du marché de l'art étant donné le ralentissement général du secteur dû à l'incertitude économique mondiale. En témoigne la frilosité des grandes ventes aux enchères du mois de mai à New York, qui sont traditionnellement le baromètre du secteur. Une belle tête en bronze de Giacometti, pourtant considérée comme une valeur sûre, n'a pas trouvé preneur chez Sotheby's tandis que le résultat global des ventes des trois maisons phares – Sotheby's, Christie's et Phillips – n'a atteint que 837 millions de dollars, en baisse significative par rapport aux 1,4 milliards de dollars atteint lors de la même semaine l'an dernier. Les œuvres les plus chères n'attirent plus, quant aux artistes émergents qui avaient explosé ces trois dernières années, ils ont presque tous disparu... Seules les toiles d'artistes femmes très établies redonnent un peu le sourire aux enchérisseurs : la toile *Miss January* (1997) de l'artiste sud-africaine Marlène Dumas vient d'être adjudgée chez Christie's 13,6 millions de dollars, devenant l'œuvre la plus chère vendue aux enchères pour une artiste femme. Un record pour une œuvre représentant un portrait de femme en pied, à demi-nue, dévoilant la longueur des jambes et la toison intime, dont on se demande bien si elle pourrait avoir le droit de cité sur l'un des stands de la future foire Art Basel Qatar qui aura lieu en février 2026 à Doha... L'annonce a surpris, voire fortement troublé les esprits, dans le contexte actuel. « Le Qatar a constitué des collections d'art de renommée mondiale, développé un nombre croissant de musées et d'expositions renommés, fondé des festivals de design et de photographie et créé des incubateurs pour les industries du cinéma, de la mode et du design. Parmi les initiatives en cours figurent la création du futur Art Mill Museum, le développement du futur Lusail Museum », indique le communiqué de presse, ajoutant la construction d'un pavillon permanent flambant neuf sur le site historique des *Giardini* pour la Biennale de Venise confié à l'architecte d'origine libanaise Lina Ghotmeh. Rappelons qu'il s'agit d'un geste fort puisque le dernier pavillon à avoir été construit est celui de la Corée du Sud en 1996 ! Mais contre 50 millions d'euros alloués à la Sérénissime par le pays des pêcheurs de perles, que ne ferait-on pas...

Le *soft power* du Golfe bat donc son plein. Si Dubaï, Abu Dhabi et l'Arabie Saoudite ont déjà leurs foires d'art contemporain, il manquait au Qatar de pouvoir rivaliser en termes de marché de l'art dans cette aire géographique hautement stratégique sur les plans économiques et géopolitiques. Cependant, ces dernières restent des foires locales, très peu impactantes en termes de ventes mais utiles pour l'image sur la scène internationale. « Le marché de l'art à Dubaï ? Un fantasme ! Il n'y a pas de réel vivier de collectionneurs », me confirmait récemment un marchand rompu à l'exercice. Le Qatar vient donc de décrocher le gros lot, la puissance de frappe d'Art Basel n'étant plus à démontrer. Rappelons également que le pays a entériné en avril dernier six accords-cadres avec des institutions culturelles françaises tels le musée d'Orsay ou la Bibliothèque nationale de France afin d'engager des prêts d'œuvres. « La foire sera lancée comme une vitrine soigneusement organisée, mettant en vedette un groupe sélectionné de galeries et d'artistes de premier plan, conçue pour répondre au marché actuel tout en posant les bases de sa croissance », poursuit le communiqué de presse. Une cinquantaine de galeries seront triées sur le volet pour dessiner une foire « curatée ». Et s'il s'agit d'une ouverture (Art Basel est déjà implantée à Bâle, Miami, Hong Kong et Paris) afin de cibler des collectionneurs nouveaux, c'est une opération qui arrive à point nommé, alors que le dernier rapport d'Art Basel et d'UBS Art Market vient de révéler que les ventes mondiales d'art ont chuté de 12 % en 2024 (le Moyen-Orient représentant moins de 1 % du chiffre d'affaires total). D'autant que le partenariat tripartite n'est pas anodin. Signé entre MCH Group, la société mère d'Art Basel, QC+, la branche commerciale de Qatar Museums, et Qatar Sports Investments, notamment actionnaire principal du Paris Saint-Germain, on n'en connaît pas les accords financiers mais on se doute qu'ils doivent être conséquents. Il est urgent de rééquilibrer un marché qui faiblit, de retrouver du souffle...

Mais l'art dans tout ça ? Est-il toujours le vrai sujet ? Il y a à peine deux ans, on criait à la saturation des foires au bilan carbone ahurissant ! Il y a trois ans, on criait haro sur le Qatar et ses droits humains déplorables, galeristes et artistes en tête de pont. Quid des nombreux offusqués par les abus généralisés à l'égard des travailleurs migrants (qui représentent 91 % de la population qatari) ? Sans parler de droits des femmes et des personnes homosexuelles ? Le monde de l'art, si prompt à être vertueux, ici, ne dit mot... Car le sujet n'est plus l'essence de l'art. Il existe évidemment toujours des contradictions et des compromissions, dans tout deal, et on peut aussi penser que cette ouverture est salutaire. Il est en effet nécessaire que l'art contemporain s'épanouisse et que les cultures, par son biais, dialoguent et s'émancipent. Cependant, lorsque les paradoxes deviennent grotesques, n'est-il pas aussi permis de s'interroger ? Comment concilier la liberté de l'art avec un régime dont on sait qu'il soutient les Frères musulmans ? Comment concilier la liberté de l'art avec la charia ? Que va-t-on nous montrer sur cette foire ? Sera-t-elle un îlot *ex nihilo* en plein cœur de Doha, réservé aux ultra-riches collectionneurs ? Ou n'y verra-t-on que de l'abstraction et de l'art décoratif ? Il semble que la notion originelle de foire d'art, qui voulait montrer au plus grand nombre la diversité de la création artistique, ait bel et bien disparu. Une foire d'art tend à devenir, ici, une grande convention privée mue par des intérêts financiers, hors-sol par rapport à la liberté d'expression artistique. De manière plus générale, n'assistet-on pas à une mutation de la nature même de ce qu'est une foire d'art contemporain ?



FABRICE HYBER
APOCALYIPSTICK

27 MAI - 26 JUILLET 2025

GALERIE NATHALIE OBADIA
91, RUE DU FAUBOURG SAINT-HONORÉ
PARIS 8

CHRONIQUE

Un crime d'État au cœur de l'histoire algérienne

LECTURE VAGABONDE

PAR OMAR YOUSSEF SOULEIMANE

Un crime d'état
Farid Alilat

Plon, 280p., 21 €



N ombreux sont les crimes qui restent dans l'ombre pendant des dizaines d'années, jusqu'à ce qu'un enquêteur lucide vienne les dévoiler. Nous connaissons bien ce type de crimes lorsqu'ils sont commis par des individus. Mais quand il s'agit d'un assassinat commandité par un État, il ne concerne plus seulement l'entourage de la victime : c'est tout un pays qui est frappé. C'est le cas de Krim Belkacem, figure tutélaire de la guerre d'indépendance algérienne, qui parapha les accords d'Évian avec Louis Joxe, ministre du général de Gaulle. Il fut assassiné en 1970 dans un hôtel à Francfort.

Ce n'est pas facile d'écrire un roman tout en menant une enquête sur un fait réel, complexe, et, en même temps, de garder un style fluide et simple. Mais Farid Alilat réussit l'exercice : à travers une investigation menée entre Alger, Paris, Rabat, Genève, Beyrouth et Francfort, il reconstitue les faits avec la précision d'un entomologiste. Documents inédits issus des archives judiciaires allemandes, relecture d'articles et d'archives diplomatiques : tout concourt à faire de ce livre un modèle d'enquête transnationale.

Krim était une figure de la révolution algérienne pour l'indépendance. Or, c'est l'État issu de cette révolution qui l'a neutralisé. Un État traître à ses principes : il ne trahit pas seulement la libération de son pays, il assassine aussi ceux qui l'ont construite. C'est toujours le cas avec les dictateurs, Hafez el-Assad, Saddam Hussein : pour imposer leur pouvoir, il leur fallait éliminer les anciens camarades menaçant leurs régimes policiers. Issu d'une famille aisée et proche de l'administration coloniale, Krim Belkacem grandit entre confort et attentes. Élève brillant, promis à une vie rangée, il choisit pourtant une autre voie. À 25 ans, il tourne le dos aux honneurs promis, entre dans la clandestinité, le cœur brûlant d'une colère née de l'injustice. Dans les montagnes kabyles, il devient chef, forme des hommes, prépare l'insurrection. Rebelle irrécupérable, il trace son destin dans le refus.

En 1956, il rencontre Fathia Mahjoub, jeune militante engagée, à Alger. Leur union, scellée en pleine guerre, naît dans la tourmente des attentats et du combat pour l'indépendance. L'auteur retrace le rôle du couple dans la libération, leur vie durant la guerre de 1954. Sans oublier l'autre facette de cette guerre : « celle de ces dirigeants qui vivent dans le luxe tandis que les combattants, dans les maquis d'Algérie, côtoient misère et mort. » Cette image agace Abane Ramdane, un autre combattant pour la libération. Paradoxalement, Krim participe à son assassinat avec d'autres officiers. C'est de cette façon que l'on découvre qu'il n'y a pas un seul, mais plusieurs crimes d'État. Un contre l'autre, dans ce cercle de

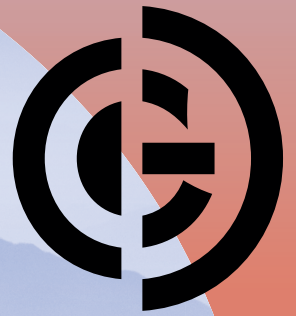
vengeance. « Tu le regretteras... », dit Abane à Krim avant sa mort. « Ces mots seront prémonitoires pour Krim. »

Farid Alilat revient sur le tournant décisif de Charles de Gaulle en 1959 : « Ce mercredi-là, le général de Gaulle prononce le mot que les Algériens attendent, celui que les partisans de l'Algérie française ne veulent pas entendre : autodétermination. » Krim Belkacem devient alors ministre des Affaires étrangères, jusqu'à l'arrivée de Boumédiène au pouvoir : « Ce jeune homme, qui ira loin, vient d'abord de très loin. » Krim n'est ni un héros ni une victime de cette guerre, mais l'incarnation des péripéties de l'histoire algérienne. Il joua un rôle central lors des négociations, trouva asile avec sa famille au Maroc, puis à Paris, menacé, surveillé, opposant à Boumédiène, qu'il accuse d'avoir confisqué le sacrifice algérien pour l'indépendance. Il s'interroge : « Pour quel idéal les Algériens ont-ils enduré plus de sept ans de guerre, si ce n'est pour vivre sous un régime démocratique ? » Il fonde alors un parti politique. Il est également impliqué dans une tentative de coup d'État contre Boumédiène. Condamné à mort en Algérie, il poursuit pourtant son engagement. Mais le véritable danger viendra de son entourage. « Il y a un agent des services secrets dans ton entourage, une taupe qui travaille à ta perte, un Brutus qui te plantera un poignard dans le dos... » Combien de fois Krim Belkacem a-t-il entendu amis et collaborateurs le mettre en garde contre ceux en qui il avait placé sa confiance et qui finiraient par le trahir ? Et combien de fois amis et proches l'ont-ils entendu répondre qu'il savait tout ? »

Grâce à une riche information, ce livre peut devenir une référence sur la guerre d'Algérie et ses relations compliquées avec la France. Il se termine par le récit détaillé du jour où Krim fut drogué, puis assassiné. Mais au-delà du simple fait-divers politique, le texte interroge le lien nauséabond entre révolution et répression, entre espoir d'émancipation et violence d'État. S'il se lit comme un roman noir, il n'en reste pas moins un travail journalistique exigeant, rigoureux et documenté. Il interroge aussi notre mémoire collective : pourquoi l'histoire de Krim Belkacem est-elle si peu enseignée en Algérie comme en France ? Et que révèle son assassinat des relations bilatérales, longtemps fondées sur l'opacité et les non-dits ? L'auteur ouvre des pistes sérieuses et désigne des responsables. Ce faisant, il rend justice à un homme trahi par les siens, et réinscrit son nom dans le récit national dont il fut l'un des artisans. Une lecture salutaire, à l'heure où les archives s'ouvrent lentement, et où les deux rives de la Méditerranée peinent encore à faire mémoire commune.

Haikus d'argent

L'Asie
photographiée par
Michael Kenna



Guimet
Musée national des arts asiatiques

Exposition
11 juin
29 septembre
2025

CHRONIQUE

L'ange et le démon

LE CINEMA ME REND FOU

PAR CHRISTOPHE BOURSEILLER

Oserai-je le confesser? Je souffre d'une tare rédhibitoire. Dès lors que la majorité de mes concitoyens adule un créateur et le porte aux nues sans aucune réserve, je suis sur le champ pris d'un soupçon, aussi radical que pernicieux. Aussitôt que les critiques encensent le personnage et le hissent au niveau d'un saint laïc, je m'en méfie, je contemple ses films avec une suspicion de plus en plus aiguë. Vous souvient-il d'une époque lointaine (le XX^e siècle) durant laquelle Woody Allen était considéré comme le plus grand cinéaste de tous les temps? Imaginez qu'on le tenait pour un digne continuateur d'Ingmar Bergman... Oh la la! Comme vous le supputiez, j'étais alors plus que rétif à ce concert laudatif. Mais les temps ont changé. En raison de son comportement jugé immoral, Woody Allen est devenu un paria, désormais banni des ciné-clubs et des chaînes de télé. Ceux qui naguère glorifiaient son nom rasent les murs et tentent de faire oublier leurs louanges passées. Ce revirement m'a servi d'électrochoc. Woody Allen, qu'il est sain de détester, j'ai fini par l'apprécier. Finalement, *Manhattan*, *Vicky Cristina Barcelona*, ou *Anny Hall*, ce n'était pas si mal.

Quoi qu'il en soit, la période présente a élu un nouveau mage consensuel en la personne de Pedro Almodovar. Le monde entier adule Almodovar. Il est quasiment interdit de ne pas aimer Almodovar. Or, je ne supporte pas son cinéma, qui m'indiffère quand il ne m'horripile pas. Les films d'Almodovar me font penser à des pièces de boulevard ratées. Mais, avouons-le, j'ai éprouvé une divine surprise à la vue de son dernier opus, *La Chambre d'à côté*, qui vient opportunément de

sortir en DVD Blue Ray. L'intérêt de ce film, c'est qu'il ne ressemble absolument pas à un film d'Almodovar. Du coup, il me plaît. On y voit deux merveilleuses tragédiennes anglophones, Tilda Swinton et Julianne Moore, évoluant dans les décors de la Nouvelle Angleterre. En bref, cela ressemble à un film bergmanien de Woody Allen. La boucle est bouclée.

Après l'ange Almodovar, voici, comme promis dans le titre, un authentique démon. Une fois de plus, les sorties de DVD permettent de réparer les erreurs passées. Il faut rendre hommage au grand metteur en scène de théâtre et d'opéra Kirill Serebrenikov, pour avoir réalisé un film fabuleux sur l'écrivain le plus punk, le plus nihiliste de tous les temps, je veux parler d'Edouard Limonov. Sur une musique de Lou Reed et du Velvet Underground, Serebrenikov nous entraîne sur les pas d'un homme sans qualité, d'un personnage que l'on croirait sorti d'un roman de Maurice Sachs. Ce destructeur, ce pervers polymorphe, ce drogué, cet homosexuel (diable!) pousse la punkitude jusqu'à fonder en Russie un parti de soudards avinés, de skinheads timbrés, qui se décrit comme « national bolchevik ». Il fallait du coffre, du souffle, du culot et du peps, pour oser raconter la vie d'un type à ce point négatif, qui avait cependant le talent de l'œuvre au noir. C'est là tout le charme de ce « feel-bad movie », *Limonov la ballade* (avec deux « l » à balade, en référence aux ballades des troubadours). Il s'agit bel et bien d'une ballade étiquetée destroy, d'une ode au négatif, d'un chant d'amour pour le néant. Comme disait Guy Debord : « La sagesse ne viendra jamais ».

La Chambre d'à côté
Pedro Almodovar
Pathé

Limonov la ballade
Kirill Serebrenikov
Pathé

UNE AUTRE VISION DE L'ART DE 1945 À NOS JOURS



DANS LE FLOU

30 avril – 18 août 2025
Gratuit pour les - 26 ans*


Musée
de l'Orangerie

NOCTURNES
TOUS LES
VENDREDIS

*membres de l'Union européenne

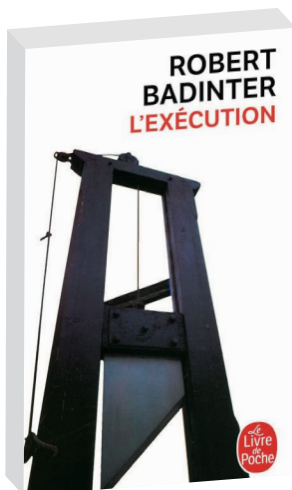
MUSEE-ORANGERIE.FR     



Exposition conçue par le musée de l'Orangerie, Paris avec la collaboration de « la Caixa » Foundation et présentée au musée de l'Orangerie, à « la Caixa » Foundation de Madrid puis à « la Caixa » Foundation de Barcelone.

EN
PARTENARIAT
MÉDIA AVEC





« L'Exécution de Badinter a forgé la personne que je suis devenue »

Camille Galliard-Minier, députée de la 1^{ère} circonscription de l'Isère (Ensemble pour la République), a choisi *L'Exécution* de Robert Badinter, pour elle une œuvre déterminante.

PROPOS RECUEILLIS PAR LOUIS-DAVID TEXIER

Pourquoi cet ouvrage compte pour vous ?

P *L'Exécution* retrace l'histoire d'un procès, celui de Roger Bontems, jugé et condamné à mort, et celle de son avocat. Deux destins croisés : l'un pour affronter la justice, l'autre pour l'humaniser. C'est un récit bouleversant du banc de la défense, habité par une profonde humanité. Robert Badinter raconte le procès de Claude Buffet et Roger Bontems, jugés après la mutinerie sanglante de la prison de Clairvaux, au cours de laquelle un gardien et une infirmière ont été tués. Buffet avoue le meurtre du gardien, mais accuse Bontems d'avoir tué l'infirmière. Badinter réussit à convaincre le jury que son client n'a pas porté le coup fatal et plaide l'évidence : on ne peut condamner à mort un homme qui n'a pas tué. Et s'il devait l'être, il en est sûr, la grâce présidentielle viendrait. Nous, lecteurs, connaissons l'issue. Et pourtant, nous espérons avec lui. Sincèrement. Le jugement tombe. La grâce ne vient pas. Guillotiné. C'est fini. La fin, tendue et sensible, est inoubliable. On devine les mots murmurés à l'oreille du condamné par Philippe Lemaire, confrère de Robert Badinter, dans les dernières minutes, jusqu'à la cour où trône la guillotine. À travers ces pages, se dessine aussi le portrait d'un grand homme : Robert Badinter, avec son humanité, sa rigueur, ses convictions profondes. Il ne cède pas et ne vacille pas. Il reste digne, ferme, respectueux des parties civiles, mais inébranlables auprès de son client. Une épaule sur laquelle s'appuyer jusqu'au bout. On entrevoit déjà les prémices d'un combat décisif : celui que Robert Badinter mènera, quelques années plus tard, en tant que garde des Sceaux, pour abolir la peine de mort. Ce livre en sera la source, l'étincelle. Badinter y forge son destin. Il deviendra le visage, puis le héros de l'abolition de la peine de mort, par la force de la loi. Un récit haletant, nécessaire. Inévitable. On en ressort bouleversé, mais plus lucide. Plus déterminé aussi.

En quoi a-t-il été déterminant dans votre vie personnelle et professionnelle ?

Ce livre est fondateur. Il a forgé la personne, la professionnelle, la citoyenne que je suis devenue. Mon destin a été scellé au moment où j'ai refermé *L'Exécution*. J'ai su que je deviendrais avocate. J'ai été saisie par la force émotionnelle de ce récit, et par

la manière dont Robert Badinter décrit, avec sincérité, majesté, justesse, le rôle de l'avocat, celui qui demeure aux côtés de celui qui doit être jugé : « Tant que celui-ci sent en effet que son avocat refuse d'être de l'autre bord, il n'est pas perdu, il n'est pas abandonné, il n'est pas à la merci des autres, il est encore homme parmi les hommes, parce que son avocat a choisi de se battre pour lui ». Devenue parlementaire, après avoir été déléguée générale de Sesame (une fondation en soutien aux associations qui agissent aux côtés des personnes les plus vulnérables), je reste animée par les mêmes valeurs : l'engagement au service d'une société plus humaine, plus juste, plus protectrice, car légiférer, c'est une autre forme de défense. Être utile. Défendre, décoriquer, argumenter, convaincre. Ne jamais abandonner. Qu'il s'agisse d'un prétoire ou d'un hémicycle, l'essentiel demeure : être à la hauteur de la mission.

En quoi ce plaidoyer vieux de 50 ans a-t-il des résonances dans la vie publique de 2025 ?

Ce livre résonne aujourd'hui avec force, à l'heure où les discours de défiance contre la justice, contre ceux qui la rendent comme contre ceux qui la défendent, se multiplient, à l'heure où le droit international n'est plus respecté à l'Ouest comme à l'Est et à l'heure où certains cherchent à attiser la haine, la colère, la violence. Face à ces dérives *L'Exécution* rappelle une vérité fondamentale : ce n'est pas la violence qui fonde la justice, c'est la loi. Non pas la loi du plus fort, mais celle du débat. La force de la loi, c'est ce qui distingue une démocratie d'une foule vengeresse. C'est ce qui protège chacun, même celui que l'on veut condamner. Il y a aujourd'hui nécessité à restaurer la confiance entre les citoyens et celles et ceux qui rendent la justice ou qui font la loi. Cela passe par le respect de nos institutions, mais aussi par la clarté de nos combats.

Nous avons besoin de figures qui incarnent ces combats justes, exigeants, et humains. Simone Veil en fut l'une des plus lumineuses. Son engagement pour le droit à l'IVG, sa dignité face aux insultes, sa force tranquille dans l'adversité, ont tracé un chemin. Comme Robert Badinter, elle a porté une cause que beaucoup rejetaient alors, et l'a inscrite dans la loi. Leur héritage nous oblige. Le combat judiciaire et le combat politique doivent pour moi être deux versants d'une même lutte : celle pour une société plus juste, plus apaisée, plus humaine.



THÉÂTRE MUSICAL ET CIRQUE AU
CHATELET!

★★★
**CRÉATION
CHATELET!**

**DU 19 AU 29
JUN 2025**



**HISTOIRE
DU SOLDAT**

MUSIQUE **IGOR STRAVINSKY**
TEXTE **CHARLES-FERDINAND RAMUZ**
DIRECTION MUSICALE **ALIZÉ LEHON**
MISE EN SCÈNE **KARLE PRUGNAUD**

Photo © Thomas Amoureux - Direction artistique : Base Design - Réalisation : com un polisson dans l'eau - Liorios N° L-R-21-4095 / L-R-21-4050 / L-R-21-4059

TRANSFUGE

L'Libération

châ
-te-
let

THÉÂTRE MUSICAL
DE PARIS


VILLE DE
PARIS

Sa voix file, vite, trop vite, sautant certains mots. Pourtant Pierre Cornette de Saint-Cyr affiche une nonchalance élégante, sans prétention, sous un regard calme et bienveillant. Dans le fauteuil en face de lui, serrés l'un contre l'autre, ces deux jeunes garçons, des jumeaux, le dévorent des yeux, trop heureux d'entendre encore une fois l'histoire de leur père qu'ils connaissent pourtant par cœur. Beaucoup mieux que les devoirs à rendre le lendemain sur des cahiers presque plus grands qu'eux. Il faut dire que s'appeler Pierre Cornette de Saint-Cyr n'a rien d'anodin dans le milieu de l'art. Le parfait homonyme de son père, le mythique commissaire-priseur connu pour avoir enflammé les salles des ventes de l'Hôtel Drouot durant près de cinquante ans. Le showman le plus célèbre du marché de l'art qui révolutionna le métier non sans obstacles et jalousies. « Il a eu des amendes de la part de la profession car il a osé vendre en jean et a fait des pubs en couleurs, ce qui était interdit à l'époque ! Moi, j'adorais le voir sur scène, j'allais beaucoup dans la salle des ventes, il était tellement charmeur au marteau. »

« Notre Marilyn de Warhol a fini chez Bernard Arnault »

Les souvenirs affluent, par flashes. Pierre « junior » se remémore une ambiance et un décor fascinants, hors du commun. Trop jeune pour avoir pu longuement échanger avec les amis célèbres de son père, il a surtout été marqué par une atmosphère baignée d'œuvres d'art et de fidélités artistiques. « À la maison, c'était un accrochage compulsif comme au château de Chantilly, on ne voyait même pas la couleur des



Pierre Cornette de Saint-Cyr, le charme discret de l'art

Tombé dans la profession dès son plus jeune âge, le jeune marchand d'art s'apprête aujourd'hui à ouvrir un espace d'exception à Paris, dans le 8^e.

PAR JULIE CHAIZEMARTIN
 PHOTO EDOUARD MONFRAIS-ALBERTINI

murs ! Papa fréquentait beaucoup les artistes. Son meilleur ami était César, il venait souvent à la maison et je me souviens de son accent très prononcé », raconte-t-il en pointant une petite œuvre du sculpteur qui a appartenu à son père. « Il avait aussi une *Marilyn* de Warhol qui est restée longtemps dans la chambre de Bernard Arnault », glisse-t-il en passant. « Et surtout, il était fou de Basquiat ! Il forçait même ses amis à en acheter, et il avait tellement raison ! Il en avait plusieurs, notamment celui intitulé *Freddie* qui représente le dealer du peintre », précise-t-il en riant. Ses paroles se bousculent comme si elles avaient peur de ne pouvoir tout dire. « Un soir lors d'un dîner chez Castelbajac, ma mère a même récupéré de la drogue pour Basquiat, sans faire exprès bien sûr ! », lance-t-il spontanément. « L'artiste lui avait demandé d'aller chercher un paquet amené par un homme coiffé d'un bonnet ; elle a compris ensuite qu'il était chargé de substances illicites. Basquiat s'est alors assis devant un de ses tableaux et s'est mis à pleurer en prenant sa drogue. »

Les souvenirs d'enfance avec Alain Delon

Ainsi, le petit Pierre voit le grand monde de l'art défiler - Pierre Rosenberg, le grand conservateur du Louvre ou Yvon Lambert, le galeriste à l'érudition intarissable - alors qu'il joue sur les genoux d'Alain Delon, le meilleur ami de son père qui passait son temps chez eux. « Ils étaient partis en Russie ensemble, mon père avec Marie Laforêt, avec laquelle il a eu une idylle après son premier mariage, et Delon avec Romy Schneider. Mais les copains de papa étaient vraiment plus âgés que moi, puisque je suis l'aîné de son deuxième mariage. » Néanmoins, ces fortes personnalités auront façonné le cadre de vie de son enfance. Mais alors comment y faire sa place ? Sans préambule, Pierre coupe court à toute tergiversation sur les difficultés supposées des « fils à papa » qui devraient absolument « se faire tout seul » (rire). Très peu pour lui

tant il a embrassé cette chance inouïe de l'émerveillement. « Ah, l'héritage c'est trop dur à porter ? Non pas du tout ! », assène-t-il. Franc, discret et d'une modestie aussi remarquable que son père était tout feu tout flamme, il n'a cependant jamais voulu suivre la voie royale de la maison de ventes fructueuse qui est aujourd'hui gérée par ses deux demi-frères aînés (et a été rachetée par la britannique Bonhams en 2022). C'était sans compter la malice d'un destin difficilement contournable.

Les années d'apprentissage en Chine

S'il a d'abord pensé à faire de la finance « comme tous les copains », il a vite été rattrapé par le virus du marché de l'art. Pour preuve, il a suffi d'un stage au bout du monde, au musée d'Art contemporain de Shanghai, puis à Pékin, pour qu'il se prenne au jeu du conseiller en art. « Je suis restée deux ans en Chine, c'était en 2006-2007 au moment du boom de l'art chinois. J'allais visiter les ateliers des grandes stars de l'art contemporain là-bas : Zhang Xiaogang, Ai Weiwei, Zeng Fanzhi... Il faut dire qu'à cette époque, c'était la folie, on achetait ce qu'on voulait et j'ai commencé à faire l'intermédiaire pour plusieurs marchands et collectionneurs. Ensuite, l'artiste que j'ai défendu et exposé avec mon ami le marchand Fabien Fryns à Paris, Londres et Pékin, est Yukimasa Ida, jeune star japonaise, qui a aujourd'hui son tableau dans l'ISS grâce à son mécène, le milliardaire Yusaku Maezawa. Puis, je l'ai présenté à mon amie, la galeriste Mariane Ibrahim, qui le représente aujourd'hui. » Si le boom de l'art chinois a fait son temps - tout s'est effondré en 2013 avec l'arrivée de Xi Jinping - Pierre a poursuivi, préférant la discrétion des transactions, aux lumières des ventes publiques, en se tournant vers le marché américain. Sa vente la plus folle ? Le tableau *To Repel Ghosts* de Basquiat que le peintre a réalisé au retour de son voyage en Afrique avec des morceaux de bois trouvés sur le

chantier de la maison de son marchand suisse Bruno Bishofberger : « C'était au Raspoutine, la boîte de nuit, j'étais au bar et je tombe sur le grand collectionneur Peter Brant. Il était avec Owen Wilson, l'acteur, qui collectionne aussi beaucoup. Il buvait son whisky et je lui ai dit en bredouillant : j'ai un Basquiat à vendre, je vous le montre ? Il le regarde et me dit : appelez ma fille demain pour la facturation. C'était incroyable ! »

Un showroom chic entre Alaïa et Aston Martin

Aujourd'hui, il est prêt pour ouvrir son propre lieu. Ni une galerie, ni un bureau fermé, mais un show-room élégant et chaleureux, à son image, en rez-de-chaussée duquel on aperçoit le Grand Palais. 60 m² très chics « au cœur du réacteur, dans le 8e arrondissement », où toutes les galeries migrent actuellement. Entre Alaïa, Clarence et Aston Martin. « Je ne cherchais que là car c'est là où tout se passe, même les galeries américaines cherchent dans ce quartier ». L'ouverture se fera en septembre et les accrochages « comme à la maison » pour présenter du *post-war* et du contemporain avec une ligne très ouverte. « Mes goûts me portent vers l'art minimal et l'art italien. Mon rêve absolu serait d'avoir une *Piazza d'Italia* de Chirico. Mais je la garderai pour moi ! » On le quitte en jetant un coup d'œil au livre sur la table, une version en japonais de *Sérotonine* de Houellebecq dont la couverture est une peinture de Yukimasa Ida, son ami artiste. « C'est mon portrait ! » lance-t-il en nous montrant le tableau original. Voilà comment les marchands écrivent aussi une autre histoire de l'art, aux coulisses souvent surprenantes.

45^e

Festival

International

Montpellier

Danse

21 juin

5 juillet

2025

#montpellierdanse

montpellierdanse.com

04 67 60 83 60



46 ST PAUL

CONTEMPORARY ART GALLERY

3 juin — 19 juillet

MEDIUMS TRANSFERT

A story from painting
to photography

Curated by
Annabelle Audren

Jean-Paul Agosti
Amélie Chassary
Kahina Loumi
Beck Marshall
Eleonora Paciullo
Eleonora Strano

46 rue Grande
Saint-Paul de Vence
+ 33 (0) 4 93 24 51 82
46stpaulgallery.com

Du mardi au samedi,
de 10 h à 13 h et de 14 h à 18 h

JOURNÉE
DE NOCES
CHEZ LES
CROMAGNONS

Wajdi Mouawad

jusqu'au 22 juin

spectacle en libanais
surtitré en français

ROMANCERO
QUEER

Virginie Despentes

jusqu'au 29 juin

création

www.colline.fr
15, rue Malte-Brun, Paris 20^e
métro Gambetta

FNITO LITTÉRATURE

Lire Robert Menasse contre les angoisses européennes

PAR ORIANE JEANCOURT GALIGNANI

L'écrivaine syrienne Dima Wannous, dans son roman sur la guerre, *Ceux qui ont peur* (Gallimard), remarquait que ce qui empêche une jeunesse de vivre, c'est-à-dire d'agir, de dormir ou d'aimer, c'était « la peur de la peur ». Car chacun sait en Syrie, où Assad et ses sbires ont instauré une telle terreur pendant si longtemps, que la peur vous retient à terre, à demi-vivant, jusqu'à vous rendre inerte.

Dans l'enfer syrien décrit par Wannous, la peur n'était pas une question mais une réalité qui enclavait la jeunesse dans son étai.

En Europe, la jeunesse ne connaît pas cette peur. Ne l'oublions pas.

En revanche, dominant des « angoisses », mot sans doute le plus commun aujourd'hui pour définir le rapport au monde des jeunes Européens. La crainte obscure de l'avenir. C'est bien d'ailleurs ce qu'ont compris l'ensemble des populistes qui gouvernent, ou cherchent à gouverner, en Europe et ailleurs, et qui jouent sur ces « angoisses » comme des squelettes sur des pianos de saloon. Voilà pourquoi le dernier essai de Robert Menasse, *Le monde de demain* (Verdier) s'avère salvateur. Dans les pas de Kundera et Musil, l'écrivain autrichien cherche à y définir une identité européenne, qui s'inscrirait à la fois contre les nationalismes, et contre le sentiment d'apocalypse qui nous gagne. Car, face aux angoisses générales de fin du monde ou de fin de la civilisation, que fait-on, se demande Menasse avec humour, des « gens comme moi » ? Et j'ajouterais dans sa lignée, des gens comme nous ? Ceux dont l'actuelle première crainte en Europe se révèle être les angoisses des autres. Car de ces angoisses, nous le savons bien hélas par l'histoire, une colère de masses peut naître. Or, que cette rage collective porte le nom de nationalisme, d'impérialisme, de racisme ou d'antisémitisme, nous savons comment elle s'achève. Robert Menasse, dans son essai *Le monde de demain*, propose donc de réfléchir, comme son titre l'indique, non pas au monde perdu, mais à celui à venir. Dans un mouvement anti-zweigien, qui n'est pas celui de la déploration, il cherche à nous persuader de